

# Les Echos

## La classe ouvrière va au paradis

SPECTACLE - Au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, Julie Deliquet adapte avec brio la série télé « Huit heures ne font pas un jour » réalisée par Rainer Werner Fassbinder en 1972. Une chronique familiale et ouvrière portée par un optimisme et un humour ravageurs. Les comédien (ne) s, Evelyne Didi en tête, rivalisent de naturel et d'énergie. Trois heures de théâtre qu'on ne voit pas passer, comme la vie.



Mamie Luise (Evelyne Didi), survoltée, fête son anniversaire. (© Pascal Victor/ArtComPress/Opale)

Par **Philippe Chevilley**

Publié le 1 oct. 2021 à 17:00

Dans la famille Krüger-Epp, c'est Mamie Luise qui donne le ton. Nouvellement fiancée à un senior affable, elle fête son anniversaire en famille et au schnaps, multipliant les provocs (à destination de son gendre) et les projets : création d'une association pour la gratuité des transports de Cologne, ouverture d'une garderie d'enfants clandestin... Ça boit, ça rigole, ça se houspille et ça part en vrille, juste après le gâteau.

« Huit heures ne font pas un jour » démarre dans la frénésie et les rires au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Le public, qui connaît de Fassbinder « Les Larmes amères de Petra von Kant » ou « Le Mariage de Maria Braun », a du mal à reconnaître la patte du cinéaste et dramaturge allemand dans cette joyeuse sitcom datant de 1972, adaptée à la scène par **Julie Deliquet**. Pourtant, dans cette chronique familiale et ouvrière endiablée, s'exprime en mode optimiste toute sa pensée rebelle et humaniste.

Bonne pioche, donc, de la nouvelle directrice du TGP, qui met son talent d'adaptatrice et de directrice d'acteurs au service d'une comédie humaine, « vintage » sans doute, mais riche de leçons pour le présent. Julie Deliquet a condensé cinq des huit épisodes (les trois derniers n'ont jamais été réalisés) de cette série qui avait fait le buzz à la télé allemande.

Le fil rouge est l'histoire d'amour entre Jochen, le fils de la famille, ouvrier, et Marion, jeune fille émancipée, travaillant aux petites annonces d'un journal local. Leur coup de foudre, qui débouchera sur un mariage, provoque des réactions en chaîne : d'autres « love affairs » dans leur entourage et une nouvelle façon d'aborder le travail, les luttes à l'usine.

Le décor, stylisé, figure alternativement l'usine et le foyer familial. On passe de la chronique ouvrière à la comédie sentimentale sans crier gare. Au gré des dialogues incisifs sont abordées les sujets de l'union libre, de la violence conjugale, de la fin de vie, du racisme, du mépris de classe, de l'autogestion... Dans « Huit heures ne font pas un jour », la famille s'ouvre et les luttes sociales paient.

## **Conte de fées social**

C'est un conte de fées social volontariste, en mode burlesque, qui nous est proposé. De la part d'un auteur qui mania si bien le tragique, c'est plutôt revigorant. Julie Deliquet orchestre une grande fête théâtrale, où les comédiens s'en donnent littéralement à cœur joie, entraînés par une Mamie Evelyne Didi déchaînée.

Difficile de résister à ce jeu naturel flirtant sans cesse avec l'impro. Trois heures (avec un petit entracte), c'est court quand on a sans cesse le sourire aux lèvres et l'envie que la série continue pour mieux nous rappeler comment changer le monde.



Le mariage, très arrosé, de Marion et Jochen. © Pascal Victor/ArtComPress/Opale  
**HUIT HEURES NE FONT PAS UN JOUR**

### **Théâtre**

de Rainer Werner Fassbinder, mise en scène de Julie Deliquet, au TGP de Saint-Denis, 01 48 13 70 00 [www.theatregerardphilipe.com](http://www.theatregerardphilipe.com) ,

Jusqu'au 17 octobre. Puis en tournée dans toute la France.

**Philippe Chevilly**

## [/ critique / Julie Deliquet met Fassbinder à la fête](#)



Photo Pascal Victor/Opale

**Pour sa première création en tant que directrice du Théâtre Gérard Philipe, la metteuse en scène s'empare de *Huit heures ne font pas un jour* du réalisateur et dramaturge allemand avec l'intelligence, la finesse et la foi dans le collectif qui, toujours, la caractérisent.**

Qu'il est étonnant de croiser la route de ce Fassbinder là – dont on pouvait douter qu'il puisse exister –, d'un auteur jovial et résolument optimiste, ayant foi en ses semblables et dans la force du collectif. **Au cœur de son œuvre plutôt sombre, *Huit heures ne font pas un jour* occupe, en réalité, une place à part. Résultat d'une commande de la chaîne régionale allemande WDR passée au début des années 1970, elle est, avant tout, une série télévisée, un feuilleton comme on les appelait alors, destinée à un large public.** Plus habitué, à l'époque, à s'adresser aux bourgeois des salles de théâtre qu'aux masses téléspectatrices, Fassbinder s'est donc mis à la hauteur des

préoccupations du plus grand nombre et a eu l'audace de placer le monde ouvrier au premier plan de son action. Une démarche inédite, loin, très loin, d'être innocente.

**Car la famille Krüger-Epp est faite de ce bois là. Sur trois générations, ses membres sont tous des représentants typiques de la classe populaire, de la couche laborieuse de cette Allemagne des *seventies*.** À partir de l'anniversaire de la grand-mère Luise, Fassbinder suit leur quotidien, leur devenir, et plus particulièrement l'histoire d'amour de Jochen et Marion qui viennent tout juste de se rencontrer. Loin de se contenter du cocon familial, le réalisateur allemand opère un inhabituel mélange entre les sphères personnelle et professionnelle, celle de l'usine, comme si l'une n'allait pas sans l'autre, comme si l'une matriçait l'autre, et inversement. A travers cette fresque, il donne à apprécier, sans jamais sombrer dans le misérabilisme, les difficultés quotidiennes de cette famille, mais aussi les tendances de fond plus sourdes, plus lourdes, qui bousculent la société, et les Krüger-Epp avec elle, tels le mépris de classe, la xénophobie ou encore la volonté émancipatrice des femmes qui n'est pas sans rester en travers de la gorge de certains membres de la gent masculine qui, en réponse, tombent dans la violence conjugale.

Malgré ces obstacles, tout réussit, ou presque, à ce gentil clan. Dès qu'un problème se pose, Fassbinder le règle en moins de temps qu'il ne faut pour le dire – ce qui, au moment de la sortie de la série, lui avait été reproché par ses détracteurs. C'est que, dans l'immédiat-après 1968, l'auteur a un message politique à faire passer – il est vrai, parfois, à gros traits – au peuple : celui de la force de l'intelligence collective et de la solidarité qui, bien armées, peuvent soulever toutes les montagnes et renverser tous les rapports de forces. Dans une période pourtant marquée par la guerre froide, par l'affrontement bloc contre bloc, les idéaux et l'idéologie ne sont jamais, chez lui, le berceau des actes, mais ce sont bien ces derniers qui, réalisés en groupe, génèrent des solutions et donc des idées. Une logique intellectuelle qui ne pouvait qu'aller comme un gant à Julie Deliquet qui, depuis ses débuts, démontre la force du collectif théâtral au plateau.

**Aux commandes des épisodes 1 à 5 – les seuls à avoir été tournés sur les huit écrits par Fassbinder –, la metteuse en scène transforme cette utopie en marche en un long plan-séquence à la fluidité remarquable d'intelligence et de finesse.** Ils sont peu nombreux les artistes capables, comme elle, de faire montre d'une telle maîtrise de la dramaturgie et de la scène, d'emporter le spectacle dans un seul et unique mouvement qui jamais ne s'interrompt. À ce titre, la scénographie est astucieuse, à la fois suffisamment déterminée et indéterminée pour être en mesure de symboliser, sans que cela ne jure, un appartement, un vestiaire d'usine ou une salle des fêtes pour un mariage. Pour signifier un changement de lieu, elle joue sur les costumes, les maquillages et les coiffures des comédiens qui alternent entre plusieurs rôles, sans même, parfois, que l'on s'en aperçoive, comme lors de la transition bluffante entre les épisodes 4 et 5.

Si la metteuse en scène place résolument sa pièce dans une esthétique très années 1970 – pantalons pattes d'eph' et lunettes géantes faisant foi –, elle cherche aussi, comme toujours, à la conjuguer au présent, à transformer l'Histoire en immédiat. Face à cette épreuve, de laquelle ils sont coutumiers, ses fidèles comédiens se montrent, en tous points, et comme à leur habitude, étincelants, et ne feront que gagner, au fil des représentations, en intensité. Avec eux, **la balle théâtrale ne retombe jamais, grâce à une dynamique de troupe qui n'écrase pas pour autant les partitions individuelles, à commencer par celle d'Evelyne Didi, grand-mère piquante à souhait.** Tout dans ce spectacle brille de facilité et d'aisance alors que tout est, à

l'inverse, le résultat d'un travail de fourmi et de titan. Il paraît qu'il s'agit là de l'une des marques de fabrique des grands.

Vincent Bouquet – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

## **Huit heures ne font pas un jour – Episodes 1 à 5**

**de Rainer Werner Fassbinder**

**Mise en scène de Julie Deliquet**

**Avec Lina Alsayed, Julie André, Éric Charon, Évelyne Didi, Christian Drillaud, Olivier Faliez, Ambre Febvre, Zakariya Gouram, Brahim Koutari, Agnès Ramy, David Seigneur, Mikaël Treguer, Hélène Viviès et, en alternance, Paula Achache, Stella Fabrizy Perrin et Nina Hammiche**

**Traduction Laurent Muhleisen**

**Collaboration artistique Pascale Fournier, Richard Sandra**

**Version scénique Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos**

**Scénographie Julie Deliquet, Zoé Pautet**

**Lumière Vyara Stefanova**

**Costumes Julie Scobeltzine**

**Coiffures, perruques Judith Scotto**

**Production Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis**

**Coproduction La Comédie – CDN de Reims ; TnBA, Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine ; La Coursive – scène nationale de La Rochelle ; Théâtre Joliette – scène conventionnée de Marseille**

**Avec le soutien de L'École de la Comédie de Saint-Étienne / DIÈSE #Auvergne-Rhône-Alpes**

**Les œuvres de Rainer Werner Fassbinder sont représentées par L'ARCHE – agence théâtrale.**

**L'intégralité des huit épisodes de l'œuvre *Huit heures ne font pas un jour* est publiée par L'ARCHE Éditeur.**

**Durée : 3h20 (entracte compris)**

*Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis  
du 29 septembre au 17 octobre 2021*

*Domaine d'O, Montpellier  
du 5 au 7 janvier 2022*

*Espace Marcel Carné, Saint-Michel-sur-Orge  
le 14 janvier*

*Théâtre des Célestins, Lyon  
du 19 au 23 janvier*

*MC2 : Grenoble, scène nationale*

*du 2 au 4 février*

*La Coursive, scène nationale de La Rochelle*

*les 9 et 10 février*

*Théâtre de la Cité, centre dramatique national, Toulouse*

*du 16 au 18 février*

*Comédie de Colmar, centre dramatique national Grand Est Alsace*

*les 24 et 25 février*

*Châteauvallon – Le Liberté, scène nationale, Toulon*

*les 4 et 5 mars*

*Théâtre Joliette, scène conventionnée, Marseille*

*du 10 au 12 mars*

*Théâtre de l'Union, centre dramatique national, Limoges*

*les 17 et 18 mars*

*Comédie de Reims, centre dramatique national*

*du 23 au 25 mars*

*Comédie de Caen, centre dramatique national de Normandie*

*les 6 et 7 avril*



# MEDIAPART

DIM. 3 OCT. 2021 - ÉDITION DU MATIN

## Rainer Werner Fassbinder et Julie Deliquet : une rencontre au sommet

- 2 OCT. 2021 PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#)

**Nouvelle directrice du TGP de Saint Denis, Julie Deliquet signe « 8 heures ne font pas un jour » de Rainer Werner Fassbinder, une œuvre jusqu'alors non traduite. Une saga magnifique au cœur du monde ouvrier où l'utopie et la lutte, l'humour et l'amour s'épaulent, où les quatorze actrices et acteurs réunis forment une formidable troupe. On rit, on rage, on rêve. Quel bonheur !**



scène de "huit heures ne font pas un jour" © Pascal Victor/Opale

C'est Claire Stavaux, la jeune et dynamique directrice des éditions de l'Arche qui a parlé à Julie Deliquet de ce texte méconnu (en France) de Fassbinder 8 heures ne font pas un jour, une série écrite et réalisée (en partie, 5 épisodes sur 8) pour une chaîne de télévision

allemande et qui connut à l'époque ( début des années 70) un beau succès. Le texte, traduit par Laurent Muhleisen, paraît ces jours-ci à l'Arche pour accompagner le spectacle de Julie Deliquet qui s'en tien aux cinq premiers épisodes (ceux filmés par Fassbinder). Le volume, plus de trois cents pages, va jusqu'au huitième et dernier épisode écrit. Une plongée dans la vie ouvrière, côté privé et côté boulot, que Julie Deliquet entrelace avec la complicité de Julie André et Florence Seyvos pour la version scénique du texte, Zoé Pautet pour la scénographie, Pascale Fournier et Richard Sandra pour la collaboration artistique.

Et je m'en voudrais d'attendre pour citer les quatorze actrices et acteurs qui portent haut et fort cette aventure collective à la mise en scène revendiquée. Plusieurs sont membres du collectif In vitro, la compagnie dirigée par Julie Deliquet (Julie André, Eric Charon, Olivier Faliez, Agnès Ramy, David Seigneur, Hélène Viviès) riche en beaux souvenirs. D'autres sont issus d'une promotion de l'école de Saint-Etienne dont Julie Deliquet a été la marraine (Lina Alsayed, Ambre Febvre, Brahim Koutari, Mikaël Treguer). Enfin y figurent des comédiens qui ont roulé leur bosse comme Christian Drillaud ou Zakariya Gouram. Last but not least, Evelyne Didi ( Théâtre éclaté d'Annecy auprès d'Alain Françon, riches années Jean-Pierre Vincent au TNS, proche de Matthias Langhoff, etc.) qui, dans le rôle de Luise (dont on fête les soixante ans) , est comme la mascotte du spectacle, son bienveillant porte-bonheur, portant allègement, au-delà des luttes et des disputes, une vision tonique de l'art de vivre ensemble, bénissant de son sourire le couple qui se forme sous nos yeux entre Jochen et Marion, veillant à maintenir à flot le joyeux et frondeur humanisme qui innerve la soirée, trois heures durant (bref entracte) sans le moindre temps mort,.

Les sphères familiales, amoureuses, amicales et ouvrières se mêlent. On oscille entre vie personnelle et vie professionnelle. Kâthe (Julie André), la fille de Luise est mariée avec l'ouvrier râleur de l'usine Wolf (Eric Charon), ils ont deux enfants Jochen (Mikael Treguer) et Monika (Lina Ajsayef) laquelle a épousé Harald (Olivier Faliez) ; tante Klara (Hélène Viviès) est l'autre fille de Luise ; Marion (Ambre Febvre) devient, sous nos yeux, la petite amie de Jochen, Manfred (Brahim Koutari) est le meilleur ami de ce dernier et son collègue à l'usine, il est aussi un amour de jeunesse de Monika ; Irmgarg ( Agnès Ramy) est une collègue de bureau (petites annonces) et amie de Marion ; Franz (David Seigneur) est l'ouvrier qui, encouragé et soutenu par ses camarades deviendra contremaître; Grégor (Christian Drillaud) est le vieil amant souffreteux de Luise. Enfin intervient aussi une enfant, Sylvia (plusieurs se relaient de soir en soir), fille de Monika et Harald. A tout le moins, trois générations.



Scène de "8 heures ne font pas un jour" © Pascal Victor/Opale

Ce listing, un peu fastidieux à l'écrit, est fluide et on ne peut plus lisible à la scène. Notons en passant le beau travail des costumes signés Julie Scobeltzine. La série de Fassbinder comporte une cinquantaine de personnages, Deliquet s'en tient à une vingtaine. Tout cela façonne un nuancier d'êtres humains loin des personnages réduits à quelques traits avec lesquels se contentent nombre d'auteurs dès qu'ils entendent mettre en scène des ouvriers et des émigrés. Au demeurant, on serait bien en peine de trouver une telle série sur les chaînes françaises et en Allemagne, elle reste une exception. Elle n'avait jamais, outre Rhin, et ailleurs, fait l'objet d'une adaptation théâtrale, c'est donc à une première mondiale à laquelle nous assistons au TGP.

La scénographie active ces perpétuels passages entre les appartement et l'usine, les cabinets et la rue, le coin douche à l'usine et le coin chambre, l'espace central pouvant tout à tour celui de l'usine où on se réunit pour discuter et celui des fêtes, l'anniversaire de Luise et plus tard le mariage de Jochen et Marion. Les scènes collectives dominent mais la scénographies comme le texte de Fassbinder offrent des flashes d'intimité salutaires.

Si la question de la suppression possible d'une prime de rendement crispe les ouvriers de l'usine et met en lumière leur dissensions, ils ne campent jamais dans des positions classiques (grève, débrayage) qu'auraient proposé les syndicats (ils sont inexistantes ou hors champ comme dans *7 minutes* la pièce de Massini, lire [ici](#)). Ils optent pour de petits sabotages, mettent au point un système inventif d'organisation du travail ou poussent à ce que que l'un d'eux devienne, leur contremaître. On pense à ces rêves d'autogestion en vogue dans ces années là, Lipp and co.. Dans la sphère privée les femmes s'émancipent, mais le machisme bande encore orgueilleusement et met à mal certains couples lesquels se font ,se défont ou se

rabibochent. A la recherche d'appartement ou au déménagement de certains correspond le changement d'emplacement imminent pour l'usine . L'interface est constant et donne son rythme binaire à la représentation où la femme n'est ni l'avenir ni la chose de l'homme, mais son égal et quand ce n'est pas le cas , le couple tend à vaciller. L' homme, la femme, le monde sont transformables nous dit Fassbinder nullement dupe de sa volontariste naïveté. Fassbinder aime aussi illustrer le vieux tube de la classe ou ouvrière « l'union fais la force » ( qui engendra plus tard le « tous ensemble ») que cela soit au sein de l'entreprise ou à l'heure de récupérer une bibliothèques désaffectée pour, sans autorisation, en faire une garderie pour enfants sous l'impulsion de la vieille Luise, toujours à l'affût.

Pour finir, saluons le travail de mise en scène et de direction d'acteur de la phénoménale Julie Deliquet. A la fois cheffe d'entreprise, de bande et de troupe, patronne et copine, brasseuse d'utopie et amoureuse du petit détail qui fait vibrer les cœurs les plus endurcis. Son aventure à la tête du théâtre Gérard Philipe de Saint Denis, retardée par le Covid, commence par un bel éblouissement.

***L'intégralité des huit épisodes de Huit heures ne font pas un jour est publiée par L'Arche Éditeur., 304p, 19,50 euros***

***Spectacle durée : 3h20 (entracte compris)***

***Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis jusqu'au 17 oct.***

***Puis tournée : Domaine d'O, Montpellier du 5 au 7 janv ; Espace Marcel Carné, Saint-Michel-sur-Orge le 14 janv ; Théâtre des Célestins, Lyon du 19 au 23 janv ; MC2 Grenoble, du 2 au 4 fév ; La Coursive, scène nationale de La Rochelle les 9 et 10 fév ; Théâtre de la Cité, Toulouse du 16 au 18 fév ; Comédie de Colmar, les 24 et 25 fév ; Châteauvallon -Le Liberté, Toulon les 4 et 5 mars ; Théâtre Joliette, Marseille du 10 au 12 mars ; Théâtre de l'Union, Limoges les 17 et 18 mars ; Comédie de Reims du 23 au 25 mars, ; Comédie de Caen, les 6 et 7 avril.***

## Au Théâtre Gérard Philipe, l'usine en habits de fête pour *Huit heures ne font pas un jour*

Par Nathalie Simon

Publié il y a 9 minutes



*Huit heures ne font pas un jour*, de Rainer Werner Fassbinder, mis en scène par Julie Deliquet au Théâtre Gérard Philipe. Pascal VICTOR/ArtComPress via Leemage

**CRITIQUE - Julie Deliquet adapte en virtuose au théâtre la chronique familiale et série télévisée à succès de Rainer Werner Fassbinder.**

Une famille débarque dans un joyeux brouhaha, les bras chargés de paquets, elle vient célébrer l'anniversaire de «Mamie» (Évelyne Didi grandiose) dans l'usine

d'outillage où travaillent son fils Wolf (Éric Charon, un air de Woody Allen) et son petit-fils Jochen (Mikael Treguer). Marion (Ambre Febvre), la petite amie de ce dernier les rejoint. L'ambiance est à la fête, la grand-mère est un personnage fantasque, ses proches sont prolixes et le schnaps coule à flots. Mais les retrouvailles font aussi ressurgir les mésententes, les non-dits entre les générations et également les difficultés latentes des ouvriers confrontés à leurs employés.

Une nouvelle fois, Julie Deliquet s'empare d'une fiction, ici *Huit heures ne font pas un jour*, le feuilleton allemand de Rainer Werner Fassbinder (1945-1982) pour parler du monde du travail, de lutte sociale et immerger le public au cœur d'une tribu haute en couleur, mais proche du spectateur.

### **Comédiens impeccables**

En accord avec le traducteur du texte Laurent Muhleisen (Éditions de l'Arche), elle a conservé la période des années 1970 pour donner un aspect universel aux thématiques traitées avec, en pôle position, la solidarité. Après moult débats, pour chacun des protagonistes, l'intérêt du collectif domine sur le personnel, un sentiment de solidarité, de fraternité et l'amour, quel qu'il soit, l'emportent sur la tentation du pouvoir et de l'égoïsme. Et une fois n'est pas coutume chez Fassbinder, l'optimisme est de mise et le message passe avec humour.

Comme pour *Un conte de Noël* magnifiquement adapté du film d'Arnaud Desplechin, Julie Deliquet s'appuie sur une troupe talentueuse qu'elle entraîne à sa suite avec une aisance bluffante. Les comédiens (13 au total) sont impeccables, ils jouent souvent plusieurs rôles, se métamorphosent sur le plateau comme par magie. La directrice du Théâtre Gérard Philipe réussit à faire toucher du doigt la réalité d'un monde pas tout à fait disparu. Après trois heures en leur compagnie, le public sort avec l'impression d'avoir agrandi sa propre famille.

*Jusqu'au 17 octobre au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis (93). Tél.: 01 48 13 70 00.*

hottello

## CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

### Huit heures ne font pas un jour de Rainer Werner Fassbinder, traduction de Laurent Muhleisen (L'Arche), mise en scène de Julie Deliquet.



HUIT HEURES NE FONT PAS UN JOUR de Rainer Werner Fassbinder (episodes 1 ^ 5) mise en scene de Julie Deliquet au theatre Gerard Philippe de Saint Denis (TGP) du 29 septembre au 17 octobre 2021. Avec: Lina Alsayed, Julie Andre, Eric Charon, Evelyne Didi, Christian Drillaud, Olivier Faliez, Ambre Febvre, Zakariya Gouram, Brahim Koutari, Agnes Ramy, David Seigneur, Mikael Treguer, Helene Vivies. Photo de g a d: Olivier Faliez, Ambre Febvre, Agnes Ramy, Mikael Treguer, Zakariya Gouram, Eric Charon, Brahim Koutari, Helene Vivies.

Crédit Photo : Pascal Victor/Opale.

*Huit heures ne font pas un jour* de **Rainer Werner Fassbinder**, épisodes 1 à 5, traduction de **Laurent Muhleisen** (L'Arche), version scénique de **Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos**, mise en scène de **Julie Deliquet**.

Jouer sur le réel et la fiction mêlés, déjouer un réalisme triste un peu cheap, au profit d'un air de conte réinventé pour affronter en échange ce que Julie Deliquet, metteuse en scène et directrice du TGP – Centre dramatique national de Saint-Denis -, nomme une « déréalisation enjouée », à la façon de Jacques Demy – méli-mélo de théâtre quotidien et de répliques brechtiennes libérées.

Tel est le monde de l'artiste allemand contemporain, Rainer Werner Fassbinder (1945-1982), icône avant-gardiste d'émancipation dans sa vision dévoilée des rapports de domination sociale, économique et sexuelle,

bouleversant un certain académisme du théâtre et du cinéma, poussant le geste esthétique jusqu'à frayer avec la série télévisée – possibilité qui lui permet d'œuvrer et d'inventer-, considérée comme un genre mineur, précise Claire Stavaux, éditrice à L'Arche qui publie les huit épisodes de *Huit heures ne font pas un jour* – traduction de Laurent Mulheisen.

Fassbinder est le réalisateur le plus anticonformiste et controversé d'après-guerre, réalisant plus de quarante films pour le cinéma et la télévision, des œuvres qui dérangent et fascinent toujours.

Série culte dont les cinq premiers épisodes furent diffusés à la télévision allemande d'octobre 1972 à mars 1973, *Huit heures ne font pas un jour* est une fresque familiale sur le monde ouvrier, joyeuse et subversive, décrivant le quotidien d'une famille de la classe ouvrière en Allemagne de l'Ouest, entre utopie prolétaire et anticonformisme culturel des années 70. Un bol d'air pour les public des années 2020 qui regarde les *seventies* avec nostalgie, l'ère des promesses possibles.

L'auteur aborde les revendications sociales et le syndicalisme ouvrier, le désir d'émancipation des femmes par le travail, l'opportunisme insidieux de la presse, le désir amoureux des personnes âgées, la question du racisme quotidien dans l'Allemagne des années 1970, l'essor du consumérisme à l'heure de l'ouverture de l'Allemagne de l'Ouest au libéralisme occidental.

Loin du documentaire social, la démarche fictionnelle que revendique Fassbinder, force le trait optimiste pour donner de l'espoir et renseigner – témoignage à la fois imaginé et pragmatique – sur le pouvoir de l'action collective et la force de la solidarité. (Quatrième de couverture)

Est épinglée la violence dans le monde du travail comme dans l'intimité du couple ou de la famille. Claire Stavaux met avant cette capacité du politique qui émerge au détour d'une réflexion, d'une moquerie, d'une indignation, d'un écart de point de vue. Nul récit de lutte des classes ici, mais l'éveil d'une pensée critique au cœur des mécanismes d'aliénation. Pensée qui jaillit dans la « dispute » – cet écart de perception de l'un à l'autre lancé et joué à travers une formule brutale ou ciselée. Vitalité des voix dans cet éclatement de points de vue – échange et dialectique.

Les situations familiales et professionnelles du monde ouvrier de *Huit heures ne font pas un jour* se développent dans la durée et sur plusieurs axes – vie privée et vie professionnelle des protagonistes-, donnant à voir pour la première fois des prolétaires maîtres de leur propre destin.

Julie Deliquet a réussi un beau et vrai théâtre populaire comme on n'en fait plus, tenant en haleine le public d'une salle qui se sent d'emblée directement concerné par cette vie en suspens qui va sur la scène, dans ces années 1970, reconnaissant des enjeux toujours à réactualiser, au-delà des changements de mentalité et des acquis à réactualiser encore et toujours, cinquante ans plus tard.

La grand-mère fantasque que joue Evelyne Didi avec facétie et gourmandise pose l'esprit des lieux. Ses enfants et petits-enfants dessinent un univers qui se décale de cette inconscience. Le petit-fils Jochen, ouvrier toujours prêt à lutter pour plus de justice sociale, rencontre Marion, jeune femme moderne et émancipée qui travaille dans un journal local : ils rencontrent l'amour.

Et, dans ce même optimisme, cette même trajectoire heureuse, se dessinent les destins de leurs familles, collègues et amis. Les collègues ouvriers de Jochen et la grande amie de Marion apportent tous leur part d'humanité à ce chœur vivant d'existences diverses et semblables. La fresque prolétaire ne se complait jamais dans le misérabilisme, elle reste active et dynamique, pensant l'auto-gestion en entreprise et la défense ouvrière, promouvant l'émancipation féminine, la dignité du troisième âge et le droit de l'enfant. Dans l'espoir de la résolution des conflits par la mobilisation éclairée des personnages fassbindériens pour les rendre maîtres de leur destin.

Jochen évoque un vrai programme pour l'entreprise que lui et ses collègues vont tenter de faire passer. Son père dubitatif lui demande ce qu'il contient, et le fils lui répond : « *Oh des brouilles comme les toilettes, ce genre de trucs, c'est un des points. Ensuite, on veut pouvoir discuter de l'agencement des machines, la façon dont elles sont montées les unes par rapport aux autres, mais surtout du type de machines qu'il faut acheter. Parce qu'au fond, là, on a une expérience qu'un ingénieur n'a pas. Ensuite – et ça c'est le point le plus important – on veut pouvoir organiser nous-mêmes notre travail.* » Le père, abasourdi, n'y croit pas et traite la proposition de blague. Reconsidération et sauvegarde de l'aristocratie ouvrière qui semblait tout à fait disparue.

Les acteurs passent d'un personnage à l'autre, de la sphère privée et familiale à la sphère extérieure et citoyenne par le biais de la scénographie étudiée de Julie Deliquet et Zoé Pautet, espace impersonnel d'usine désaffectée avec ses vestiaires et ses douches, ses toilettes élémentaires, et le bureau du contre-maître, un décor de bric et de brocante, un patchwork de panneaux récupérés aux papiers déchirés où toute vision de réajustement moderne est éludée.

Et toujours, dans ce même espace reconsidéré, s'invitent sur la scène les tables conviviales des fêtes et des anniversaires, des mariages et autres occasions joyeuses de se retrouver, parler et échanger, sous les chansons du temps – *Something* des Beatles, *Harvest* de Neil Young et autres.

Avec un collectif de comédiens entièrement portés par ce bel esprit de troupe chorale dont le spectateur salue l'engagement, la chaleur, le désir de partage et d'un « vivre ensemble » dans le respect de l'autre : Lina Alsayed, Julie André, Eric Charon, Christian Drillaud, Olivier Faliez, Ambre Febvre, Zakariya Gouram, Brahim Koutari, Agnès Ramy, David Seigneur, Mikaël Treguer, Hélène Viviès, et les enfants en alternance, Paula Achache, Stella Fabrizy Perrin et Nina Hammiche.

Un rêve réhabilité sur la scène pour la foi en des lendemains qui chantent...mieux qu'aujourd'hui.

Véronique Hotte

Du 29 septembre au 17 octobre, du mercredi au samedi 19h30, relâche le mardi, ***Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis***, 59, boulevard Jules Guesde 93200 – Saint-Denis. Tél : 01 4813 70 00 [www.theatregerardphilipe.com](http://www.theatregerardphilipe.com), [reservation@theatregerardphilipe.com](mailto:reservation@theatregerardphilipe.com)  
***Share this:***

# L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

## Julie Deliquet fait résonner les mots de Fassbinder à Saint-Denis

— [loeildolivier.fr/2021/10/julie-deliquet-fait-resonner-les-mots-de-fassbinder-a-saint-denis](http://loeildolivier.fr/2021/10/julie-deliquet-fait-resonner-les-mots-de-fassbinder-a-saint-denis)

4 octobre 2021



Au TGP à Saint-Denis, dont elle a pris la tête en mars 2020, Julie Deliquet s’empare de la première série allemande écrite par Rainer Werner Fassbinder. À sa manière sensible, la metteuse en scène sculpte, cisèle, s’approprie le texte pour mieux le restituer, lui insuffler une autre vie au plateau. Rencontre.

**Qu’est-ce qui vous a donné envie d’adapter à la scène ce feuilleton télévisé de Fassbinder ?**



**Julie Deliquet** : Au départ, c’est vraiment une histoire de hasard. Je ne suis pas une metteuse en scène avec plusieurs projets d’avance. J’aime suivre le cours de choses. Quand je travaille sur un spectacle, je me dis que c’est le bon, que je n’en ferais pas d’autres. Comme ce n’est jamais vraiment, le cas, je termine une pièce et passe à une autre. J’ai besoin d’aller au bout d’un projet pour interroger celui d’après. Je suis quelqu’un de très

curieux, avide de découvrir de nouvelles matières à adapter au plateau. Avec l’Arche Éditions, nous nous rencontrons régulièrement pour échanger sur des textes, des nouveautés, préparer nos ateliers d’art dramatique avec le Collectif In Vitro. J’étais en train de finir *Un Conte de Noël*, et comme une bouteille à la mer, je leur ai parlé du fait que j’aimerais pour mon prochain spectacle une sorte d’Émile Zola des temps modernes, mais version positive. Ils ont tout de suite réagi. Suite à la rétrospective Fassbinder qui a eu lieu en 2018 à la cinémathèque, ils ont ressorti une pépite, *Huit heures ne font pas un jour*, sa première série télé. **Laurent Muhlensein** était prêt à le traduire, si un metteur en

scène s'en apparait pour l'adapter au plateau. C'était un mardi, dans la foulée je suis allée acheter le coffret. Le Lendemain, je savais que j'allais le faire. Le fait que ce ne soit pas une œuvre de théâtre, m'a séduit. Puis j'ai d'abord rencontré l'écriture de Fassbinder, en tant que dramaturge, avant de connaître son cinéma. Je crois aussi que j'étais fascinée par cet homme qui n'a jamais cessé de passer d'un médium à l'autre.

***On a commencé à connaître votre travail autour de l'écriture de Tchekhov. Depuis vous semblez avoir une préférence pour l'adaptation d'œuvre cinématographique au plateau ?***

---

**Julie Deliquet :** Je ne « conscientise » même pas. Je crois que j'aime profondément le geste d'adaptation. C'est certainement lié à ma manière de travailler autour de l'écriture de plateau. C'est d'ailleurs par là qu'est venue mon envie de m'emparer de l'œuvre de **Tchekhov**. J'aime bien l'idée de la version originale scénique, m'accaparer une œuvre pas forcément faite pour être jouée sous une scène, mais qu'en la travaillant elle le devienne. Ceci dit je m'adonne à cet exercice toujours avec une œuvre qui appelle au théâtre.



***Ce qui est très intéressant dans votre manière d'appréhender une œuvre, c'est que vous vous l'appropriiez totalement ?***

---

**Julie Deliquet :** Je ne cherche pas à reproduire un travail existant mais à faire naître autre chose. Dans mon approche de **Fassbinder**, il n'était pas question de faire du copier-coller. Il n'y a aucune scène de la série, en termes de mise en scène et de lieu, qui est dans le spectacle. C'est d'abord une revisite du texte. Puis, il y a chez moi une pudeur, une modestie. Je ne cherche pas à rivaliser ni avec l'original ni avec un artiste que j'admire. Je crois que ce n'est pas parce qu'on aime un travail que l'on doit s'interdire d'y toucher, de se l'appréhender autrement. Il faut tenter d'autres approches, une manière de le faire découvrir le-, autrement. Cela fait partie de la fonction du théâtre, de toujours faire croire que telle ou telle œuvre est d'actualité.

***Dans vos pièces, il y a toujours une dimension mélancolique. Qu'en est-il de Huit heures ne font pas un jour ?***

---



**Julie Deliquet :** C'est tout le contraire. J'avais la volonté d'aller vers quelque chose de plus heureux, de plus joyeux. Le projet a été lancé avant la pandémie. Du coup c'était vraiment une œuvre parfaite à travailler perdant les confinements successifs et à voir après, car elle donne de l'espoir. Dans mes précédents spectacles j'étudie les luttes intergénérationnelles, cette fois, je voulais un texte sur la solidarité au sein d'une famille élargie, de cet

hommage au faire ensemble. J'avais l'envie d'une œuvre plus politique, plus sociale. Ce qui est des plus passionnants dans l'adaptation de ce texte, c'est que Fassbinder se frotte pour la première fois à l'écriture télé, du coup il change son ton. Il a pensé cette

œuvre pour se faire entendre par le peuple. Il s'adresse directement à lui. L'utopie qu'il y décrit, est faite pour que chacun se prenne la main et fasse des choses par soi-même. Par ricochet, grâce à Fassbinder, je modifie aussi mon regard, mon geste artistique.

---

***Vous avez l'habitude de travailler en troupe. Est-ce le cas ici ?***

---

**Julie Deliquet :** En partie. Les travailleurs sont joués par les comédiens du collectif in vitro. Ils sont les témoins de mon travail, c'est important qu'ils soient là, présents. Mais j'ai aussi intégré à la distribution, pour le besoin du récit, de jeunes comédiens, une enfant et des personnes plus âgées pour jouer les grands parents. Tous les âges sont représentés de 9 à 75 ans.

---

***Quand on s'attaque à des œuvres fortes cinématographiquement parlant, très marquées par leur créateur, comment fait-on pour s'en détacher ?***

---

**Julie Deliquet :** Déjà, je ne convoque jamais l'écran et jamais ce qu'il y a dans le film, la série. Tout mon défi, c'est de faire croire que cette œuvre a été écrite pour moi. Du coup, j'oublie vite l'original. Pour autant, si je me l'approprie un temps, si je dépossède l'auteur, je ne cherche pas à ce qu'elle m'appartienne. J'ai toujours en tête que mon geste est là pour servir l'œuvre. Par contre, j'ai besoin de tailler le texte à ma mesure, à l'adapter à ce que je suis, une fille vivant en 2021. La question de ce que je suis, ce que j'aime, ce que je vis, est forcément au centre du spectacle en devenir. Je cherche toujours une mise en scène qui passe par l'artisanat. J'utilise peu d'effets. J'ai besoin dans mon travail que tout passe par des tiers, en l'occurrence les acteurs. J'ai besoin de me sentir à la fin dépossédée. L'œuvre « finie » n'est plus mienne. Elle est aux acteurs. Je n'ai aucun rapport sacré à rien.

---

***Vous êtes à la tête de ce CDN depuis mars 2020, soit au tout début de la pandémie en France. Comment rouvre-t-on un théâtre qui a quasiment toujours été fermé depuis votre arrivée ?***

---

**Julie Deliquet :** C'est un peu le double effet « Kiss cool ». C'est non seulement une réouverture, mais c'est aussi une ouverture. J'ai l'impression que depuis 18 mois, je n'ai fait qu'apprendre mon métier auprès des équipes, des artistes et des habitants, mais là pour la première fois je vais enfin découvrir et me confronter au public. C'est un vrai début, un saut dans l'inconnu. C'est assez joyeux. Et comme c'est aussi la première de *Huit heures ne font pas un jour* qui ouvre la saison. C'est assez fébrile aussi, d'autant que je suis capable de tout changer jusqu'à la dernière minute.



---

***Était-ce important d'ouvrir avec une de vos créations ?***

---

**Julie Deliquet :** Cela s'est fait comme ça. Il n'y a pas de préméditations. Mais c'est assez symbolique d'autant que le spectacle parle du monde ouvrier, des années 1970. Cela résonne fortement avec le passé de Saint-Denis, qui, à l'époque était, un lieu où tout le monde venait travailler. Suite aux recherches que nous avons faites, nous avons découvert dans les archives départementales, un grand nombre de documents

faisant référence à cela. Nous avons donc décidé de nous en servir pour recouvrir tous les murs du théâtre avec des images en lien avec ce passé. Par ailleurs, avec 14 comédiens au plateau, c'est un vrai hommage au collectif, à la vie ici. Je crois que le terreau que nous avons dégoté, m'a aidé, guidé non pas pour reproduire la vie à Saint-Denis, mais bien pour parler d'un temps, d'une époque. Quand j'ai décidé de monter ce texte de **Fassbinder**, je n'avais pas été nommée. J'ai choisi cette œuvre par instinct. Plus je l'étudie, plus je me rends compte à quel point elle raconte quelque chose du collectif, de la vie à Saint-Denis. C'est assez vertigineux de voir comment la résonance est forte. D'ailleurs durant la pandémie, Saint-Denis a été une terre d'exemple, la solidarité, le terreau associatif, tout ce qui a été mis en place, c'est impressionnant surtout pour un territoire particulièrement en souffrance. C'est assez admirable. Cela fait croire en l'humain, et de cette capacité à aller de l'avant par la débrouille, tout comme les personnages de cette fiction de **Fassbinder**.

---

### ***Comment on conçoit une saison après cette période d'empêchement ?***

---

**Julie Deliquet** : Comme pour tout le monde, il y a bien évidemment des reports. Mais j'ai surtout fait le choix de la création, qui est l'une des missions premières d'un CDN. Après, nous avons tenu nos engagements, nous avons soutenu les équipes. Il n'était pas question de condamner les œuvres qui avaient été programmées par Jean Bellorini et que j'avais déjà choisies de reporter. C'est encore une ère de cohabitation, qui est une suite logique puisque j'étais artiste associée. Il y a là quelque chose d'assez rassurant, ce qui m'a permis d'installer mon projet tranquillement, mon rapport au réel, aux territoires, aux thématiques sociales, les artistes femmes, le lien à la jeunesse.

---

### ***Quels sont les grands moments à venir ?***

---



**Julie Deliquet** : il y a un temps « Lorraine de Sagazan », qui est notre artiste associée, avec la reprise de *l'Absence de père* et la présentation de *Sacre*, sa dernière création. L'idée étant de lui permettre d'exposer le plus longtemps son travail. J'aime l'idée des diptyques, des spectacles cousus ensemble, car il raconte quelque chose du processus créatif. Il y a là une volonté de présenter les artistes proches du projet, avec des focus sur les femmes, comme **Julie Delille**, **Julie Bèrès**, **Elsa**

**Granat**, etc. Et puis enfin, nous clôturerons la saison avec *Fille (s) de...*, une œuvre chorale qui réunit au plateau dix petites dionysiennes, dix adolescentes et dix femmes, et toutes les actrices du collectif in vitro, **Lorraine** et **Leïla Anis**, autrice associée, et moi-même. C'est un grand moment de partage, d'ancrage dans le territoire. L'objectif étant aussi de rebaptiser la grande salle, j'aimerais que chaque saison laisse une trace, transformer le visage du théâtre, conjuguer terreau amateur et professionnel, pour installer en douceur ma direction et mon projet. Je crois que la pandémie nous a appris à prendre le temps, je crois que cette saison en témoigne.

---

**Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore**

---

***Huit heures ne font pas un jour de Rainer Werner Fassbinder***  
***Théâtre Gérard Philipe – Centre national dramatique de Saint-denis***  
***TGP***

***59 Boulevard Jules Guesde***  
***93210 Saint-Denis***  
***Jusqu'au 17 octobre 2021***  
***Durée 3H15***

*Mise en scène de Julie Deliquet*

*Avec Lina Alsayed, Julie André, Éric Charon, Évelyne Didi, Christian Drillaud, Olivier Faliez, Ambre Febvre, Zakariya Gouram, Brahim Koutari, Agnès Ramy, David Seigneur, Mikaël Treguer, Hélène Viviès ET EN ALTERNANCE Paula Achache, Stella Fabrizy Perrin, Nina Hammiche*

*Traduction de Laurent Muhleisen*

*Collaboration artistique – Pascale Fournier, Richard Sandra*

*Version scénique de Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos*

*Scénographie de Julie Deliquet, Zoé Pautet*

*Lumière de Vyara Stefanova*

*Son de Pierre De Cintaz*

*Costumes de Julie Scobeltzine*

*Le décor a été réalisé dans les ateliers du Théâtre Gérard Philipe, sous la direction de François Sallé.*

*Les œuvres de Rainer Werner Fassbinder sont représentées par L'ARCHE – agence théâtrale.*

*Crédit photos © Pascal Victor et © Simon Gosselin*

©2019 Tous droits réservés

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Administration - Jean-Marc Eskenazi